

La pensée romaine de l'histoire
par Antoinette Novara

Y a-t-il une pensée de l'histoire dont le caractère soit typiquement « romain » ? Il nous semble que oui, mieux un caractère fortement marqué dans la concordance des vues sur l'histoire d'une vie, celle de la cité, celle de l'humanité. Avec leurs poids de significations, trop souvent méconnues aujourd'hui, trois mots latins qui perdurent, peu s'en faut tels quels, dans nombre de langues du monde actuel, suffiraient presque à l'attester : *cultura*, *progressio* (*progressus*), *humanitas*.

Dans la synthèse schématique présentée ici, nous sommes bien consciente que la séduction littéraire des textes « classiques » rappelés à la mémoire du lecteur apparaîtra peu, mais nous espérons que la rapidité du propos n'empêchera pas de faire percevoir la profondeur d'une pensée si bien servie par l'excellence de son expression latine. Comme dans toute esquisse où les éléments du dessin sont inégalement traités selon leur importance significative, certains développements seront plus détaillés, ainsi quand nous toucherons à des œuvres cicéroniennes ou virgiliennes qui, à nos yeux, offrent la quintessence de la pensée romaine sur l'histoire.

Tempus et Cultura ¹

Le mot *tempus*, d'origine paysanne, comme beaucoup d'autres en la langue latine, a vraisemblablement signifié en premier un état du ciel favorable aux travaux des champs, une bonne occasion météorologique, et donc a été en rapport avec une action de maîtrise de la nature en vue de la pratique réussie d'un art vital. Même si le sens originel des mots n'est plus conscient après une certaine durée d'utilisation qui a élimé leurs puissances, il n'est pas certain que l'intuition de ceux qui les utilisent n'en soit instinctivement orientée.

La notion originelle du *tempus* paraît sous-jacente dans les métaphores et comparaisons agricoles qui pourraient sembler aller d'elles-mêmes en une société où domine l'agriculture, non seulement en Italie, mais bien plus largement dans le monde antique, si elles n'intervenaient dans des développements propres à la pensée latine, la caractérisant véritablement.

Ainsi est-ce le cas pour l'histoire d'une vie telle que Cicéron l'a illustrée dans le *De finibus bonorum et malorum* en 45 avant J.-C. par la comparaison de l'auto-culture d'une vigne animée qui peut symboliser la condition de l'homme, une comparaison sans précédent, même si quelques-unes de ses composantes pourraient être lues chez Antiphon, Platon, et dans une certaine tradition péripatéticienne, une comparaison originale dans son ampleur et sa complexité, qui prolonge à sa manière la définition lapidaire formulée environ un siècle et demi plus tôt par Caton dit le Censeur : *Bonus uir, bonus agricola*, « un homme de bien, un bon cultivateur » (*De agric., praef. 2*), mais en signifiant le dynamisme de la culture de soi au long du temps, une histoire maîtrisée en harmonie avec la nature et orientée vers le meilleur épanouissement auquel celle-ci puisse aboutir « corps et âme », selon une conception moniste de l'être humain. « De même, écrit Cicéron, que la culture des vignes a comme rôle de faire en sorte que la vigne et toutes ses parties soient en aussi bon état que possible..., comprenons bien (en effet il est permis d'avancer une fiction en vue d'enseigner), si donc cette culture de la vigne se trouvait dans la vigne elle-même, elle se proposerait, je pense, pour objet tout ce qui intéressera la culture de la vigne, comme elle le faisait auparavant, mais elle se considérerait comme d'un rang supérieur à toutes les parties de la vigne et estimerait qu'il n'y a rien dans la vigne de meilleur qu'elle-même. Pareillement la fonction

sensitive, quand elle s'est ajoutée à la nature du vivant, protège cette nature, mais en outre se protège elle-même. Or une fois, la raison acquise, la place de celle-ci est tellement souveraine que tous les premiers fondements de la nature se trouvent soumis à sa tutelle. Aussi ne renonce-t-elle point à prendre soin d'eux, elle doit s'en servir pour gouverner toute la vie. » (De Fin. IV, 38-39 ; trad. J. Martha) L'image qui implique la *cultura animi* comme *philosophia* (Tusc. II, 13), ou mieux *studium sapientiae*, renvoie à l'utilisation d'instruments adaptés, « la science et la connaissance de tous les arts qui ont un rapport avec la droite conduite de la vie » – *omnium artium quae ad rectam uiuendi uiam pertinent ratio et disciplina* (Tusc. I, 1 ; cf. également De Re p. III, 5-6) – afin de collaborer avec la nature dans sa *progressio* (De Fin. IV, 37) en considérant un modèle offert par la nature même. Sur ce point « peut-on douter, précise Cicéron, que le modèle naturel – *specimen naturae* – ne doive être compris à partir de chaque réalisation optimale de la nature – *ex optima quaque natura* » (Tusc. I, 32). Et « quelle réalisation meilleure de la nature en ce qui concerne le genre humain que celle des êtres qui estiment être nés en vue d'aider, protéger, sauver les hommes ? » (id.) Par-delà les limites de la comparaison avec l'auto-culture de la vigne animée, voici qui montre l'envergure de la culture de soi et qui suggère un affinement de l'intuition par laquelle se discerne le mieux le dynamisme de la nature – *naturae uis* – : « Que si le consensus général est voix de la nature, et si tous les hommes, quels qu'ils soient et où qu'ils soient, concordent dans la pensée qu'il y a quelque chose qui concerne ceux qui ont quitté la vie, il nous faut juger de même, et si nous estimons que ceux dont l'âme excelle par l'intelligence ou la vertu, distingue le mieux le dynamisme de la nature, il est vraisemblable, que, puisque tous les meilleurs se mettent le plus au service de la postérité, il y a quelque chose dont ils auront le sentiment après leur mort. » (Tusc. I, 35) ²

Ainsi, la « culture » est un art inscrit dans la nature en devenir de l'homme, et un devoir dont celle-ci exige l'accomplissement, « auto-culture » impliquant une interaction entre la croissance de la vigne animée et la progression, le progrès de la « culture », deux dynamismes dont l'harmonisation recherchée s'opère au long d'une durée rendue dès lors créatrice. Un traité pratique de « culture » se lit dans le *De Officiis* de Cicéron. Telle est la déduction à laquelle aboutira Samuel Pufendorf, entre autres, au XVIII^e siècle dans son *De Iure naturae et gentium*, ouvrage qui connut un immense retentissement. Ainsi affirmera-t-il dans la droite ligne de Cicéron : « Pour l'être humain, la culture de soi est nécessaire », puisqu'elle est la caractéristique de la nature humaine et le devoir de l'homme, et c'est bien par la culture qu'est marquée la supériorité de l'homme sur les bêtes : « la cause est non seulement qu'il a reçu de loin plus de dons qu'elles, dons qui permettent une culture remarquable et fructueuse ; mais aussi que les devoirs auxquels il est lié, il ne peut les remplir comme il convient, s'il n'a pas développé par la culture la faculté entée en lui et ne l'a faite apte aux actes prestigieux. Et puis l'activité que l'homme a assumée pour ce qui est de la culture n'a pas son aboutissement en lui seul, mais offre son fruit le plus largement au genre humain, et plus quelqu'un s'est montré éminent, plus il est jugé noble et généreux citoyen de cet univers. »

Présenter l'histoire d'une vie comme « auto-culture », une « culture » qui fasse de cette histoire une durée créatrice du meilleur possible dans l'adaptation continuelle aux caractéristiques de chaque « plante » et à la nouveauté de chaque moment manifeste bien une intuition du temps où domine l'aspiration à maîtriser la nature en allant dans son sens ; cette métaphore, cette aspiration ne vont pas sans un regard particulier sur la vérité de l'histoire, une vérité en devenir, comme la connaissance vraie de la nature : c'est au fur et à mesure dans la tension vers le meilleur possible que se révèle la ligne de

force du dynamisme naturel bien cultivé dans le passé et porteur d'une vitalité propice à un heureux développement.